**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 52 (1914)

**Heft:** 26

**Artikel:** Autour du foyer, en 1830 : [1ère partie]

Autor: Lambossy, L.

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-210511

# Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF: 29.11.2025** 

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

## LA CHÈRA A LA LOLO

onsu S. G. vo z'ein a racontâ de iena deçando passâ, que sè parlâve de la Lolo que l'avâi fam de se marya et que desâi ão syndico:

- I'âmo mî on gros Motai dein mon lhî, qu'on

syndico dein lo lhî à 'n'autra.

Cllia Lolo l'ètâi quemet ein a bin : voliâve servi l'è z'uti que lo bon Dieu lâi avâi fé. Resseimblliâve on bocon à 'na certaina Caton que l'ètan prau su d'à pareint. Cllia Caton n'ètâi pas oncora tant vîlhie et l'ètâi poûra. N'ètâi pas maryaïe, mâ cein lâi gravâve pas d'avâi dâi bouîbo, quasu tote lè z'annâïe, et que lè faillâi pllièssî pè la coumouna. Lè municipau n'ètant pas tant conteint por cein que cllia fèmalla et sè batar cotâvant gros à la coumouna.

A onna tenâbllia de la Municipalitâ, lo syndico, que voliâve que clli commerce botsâi, l'avâi demanda à la gaupa, cô l'etai lo pére dau

derrâi et la gaupa l'avâi repondu:

- Lo pére l'è monsu lo syndico et tota la municipalità, du que l'è leu que païant.

L'ètâi dan 'na roûta quemet vo vâide, assebin l'a faliu la betâ dein iena de clliau mâison que lài diant « de relèvemeint », iô que lâi fut bo et bin et que lâi sè pllièzâi prau. On ètâi dza on mâi de décembro, fasâi frâ, et on coup que la Caton l'ètâi âo pâilo, dè coûte lo fornet avoué 'na dama de clli l' «asile», la dama lâi fâ

- Eh bin! Caton, vo faut vo corredzi et no promettre que vo ne voliâi pe rein fére de clliau z'einfant. Djura lo.

- Eh bin, Madama, vo djuro que sti coup sa-

râi lo derrâi... po sti an.

MARC A LOUIS.

C'est l'air qui fait la chanson. - An dessert. un des invités de Mme X... parle d'une chanson grivoise qui fait actuellement florès parmi les étudiants de Paris.

– Oh! chantez-nous-la, dit Mme X...

- C'est impossible, elle est vraiment trop teste.

- Eh bien, dites-nous seulement les paroles!

#### UN CHANT PAR MOIS

n a déploré à maintes reprises et fort justement que nous ne soyions pas capables, dans nos réunions, banquets, fêtes patriotiques, dans nos courses et promenades, de chanter convenablement nos chants nationaux. Passe encore l'air; on le fredonne plus ou moins juste et plus ou moins bien; mais pour les paroles, « va-t'en voir s'ils viennent, Jean! » On en sait par cœur la première strophe, parfois même pas complètement; et c'est tout. De la seconde strophe, à peine connaît-on le premier vers; les suivantes sont absolument ignorées. Et voilà pourquoi de déplorables chansons de guinguettes faubouriennes et d'importation étrangère ont le pas sur nos chants du pays. C'est triste!

Il y a deux ou trois ans, le Conteur avait consulté ses lecteurs pour savoir quels étaient, à leur avis, les dix chants nationaux que tout Suisse doit au moins connaître par cœur, musique et paroles. Les réponses arrivèrent nombreuses; elles variaient passablement.

En publiant le résultat de cette consultation et le nombre de suffrages obtenus par chacun des chants indiqués, le Conteur avait exprimé le vœu que l'Etat mît la question à l'étude et, éventuellement, fît imprimer et distribuer, dans toutes les écoles, un modeste recueil contenant la musique et les paroles des dix ou quinze chants nationaux qui auraient été choisis. Ce vœu, bien modeste pourtant, attend toujours satisfaction.

Or, pour tromper les longueurs de l'attente et aussi pour couper court à toutes les excuses des « patriotes » qui disent ne pas connaître ces chœurs, le Conteur publiera chaque mois, jusqu'à concurrence de dix ou quinze, les paroles - c'est ce que l'on ignore le plus souvent d'un de nos chants patriotiques, d'entre les plus. populaires, bien que les moins sus. Nous aurions dû peut-être débuter par

l'Hymne national (O monts indépendants!) ou par le Cantique suisse. Vrai! nous n'osons pas! Il nous semble que ce serait faire affront à nos sentiments patriotiques. Ces deux chants, tout le monde les sait, intégralement, car tout le

le monde doit les savoir.

Partant donc de cette assurance, commencons par le chœur dont les paroles sont de Louis Durand, un poète vaudois, la musique de J.-B. Weber et qui a pour titre :

#### L'amour du pays.

Tout Suisse porte dans son cœur Un sentiment fidèle: Tantôt plaisir, tantôt douleur, Vers l'Alpe, il nous rappelle. Ce sentiment où sont unis Tant de charmes, Tant de larmes, Son nom, c'est l'amour du pays, Et pour l'absent : mat du pays. Quand on gravit l'étroit sentier, Qui mène jusqu'aux cimes; Quand on franchit le fier glacier, Qui pend sur les abîmes, Les cœurs ne sont-ils pas saisis Et de charmes, Et d'alarmes. Qui font aimer ce beau pays Et font rêver tous ses amis.

Des cloches, dans l'air du matin, S'élève l'harmonie, Et des bergers, le chant lointain Y joint sa mélodie, Tableaux et chants restent unis, Pleins de charmes. Pleins de larmes; Le cœur s'émeut loin du pays, Quand par ces chants il est surpris.

#### Rassurée.

Un bien bon garçon que l'ami X...! Dommage, seulement, qu'il ne sache pas mieux prendre son plaisir au domicile conjugal, duquel il s'éclipse trop souvent. Sa brave femme, très sédentaire, se plaint avec raison de ces fréquentes désertions.

L'autre jour, on vint apprendre à Mme X... que son mari a fait une chute et s'est blessé à la jambe. On a dû le transporter directement à l'hôpital où il lui faudra bien rester cinq à six semaines, si ce n'est plus. Elle monte alors immédiatement à l'hôpital pour le voir.

Quand elle se fut fait conter tout au long l'accident, décrire la blessure et les soins qu'elle exigeait; quand, surtout, elle eut appris de la sœur que ce ne serait qu'une affaire de temps, qu'il n'y avait aucun danger, Mme X... se tourna vers son mari et, d'un ton tout à fait ré-

- Enfin, à présent, je suis tranquillisée pour un moment; je saurai au moins où tu es!

Assez d'eau! - Ceci se passait à Vevey.

Un citoyen de cette ville, bien connu dans la contrée pour sa familiarité avec tout le monde et ses bonnes réparties, voit un jour de forte chaleur un de nos hauts magistrats boire à même le goulot de la petite fontaine de la

- Hé! là (ici le prénom du magistrat), ne bois pas tant de cette eau; tu vas te gâter ta soif!

## AUTOUR DU FOYER, EN 1830

Voici une pittoresque et intéressante description d'une cuisine dans la campagne vaudoise, en 1830, Il fait bon s'asseoir un moment au foxer de nos grand'mères.

A cuisine est le lieu où se retrouvent et se réunissent, durant les longues soirées d'hiver, les membres de la famille que le travail extérieur a dispersés et retenus comme éloignés pendant la belle saison; elle est, à ce point de vue, le creuset où s'épurent et se retrempent les affections.

La cuisine est pavée de briques et son plafond est enfumé et noir comme l'ébène. Un ratelier qui fait face à la porte, supporte et étale la vaisselle représentée par des assiettes de faïence, de terre plus commune encore, et par des plats e des soupières de même qualité. - Au rayo supérieur sont retenus, dans des mortaises, l ustensiles de cuivre et de tôle derrière lesquek se cachent, comme honteuses de leur infériorit et de leur grand âge, les cafetières à fond jaune et à chausses qui faisaient les délices de nos grand'mères, et que de plus modernes, de plus élégantes, pour ne pas dire de meilleures, on fait reculer ici à une hauteur qui semble indiquer l'éloignement des siècles qui les créa, e donner la mesure de la répugnance qu'elles ins pirent aux goûts luxueux de notre époque. Entre les deux rayons inférieurs, beaucoup plus espacés que les autres, trônent, d'un côté, seille (le seau) qui contient la provision d'ea dans laquelle nage la casse jaune, et de l'auta la grolette 2 et le casssoton.

A l'une des planches de sapin qui forments côtés du dressoir, sont suspendus la brillan bassinoire et l'ustensile précieux qui sert à torréfaction du café, et de l'autre sont fixés le plat à barbe et le couteau multiple qu'on em ploie à diviser les raves en ces charmants filet blancs dont on fait la compote. Enfin, sous l dressoir, et reposant sur le carrelage, sont ali gnées symétriquement et par rang de capacité toutes les marmites dont on a une ample collec-

tion.

Vis-à-vis du dressoir est un buffet vitré où tient, sous clef, la vaisselle des grandes occ sions, qu'on conserve avec plus de soin, ma qu'on aime à laisser voir; puis, peut-être qu' ques pièces d'argenterie que des parrains marraines généreux ont offert aux enfants jour même du baptême de leurs filleuls filleules. Derrière les vitres de cette armoire remarque aussi, exposés en guise de chinoise ries, quelques petits objets de luxe tels que une statuette en plâtre du premier Napoléo debout sur son inexorable rocher de Sainte-He lène, tenant une lunette de longue-vue de main droite et cachant la gauche entre le tr sième et le quatrième bouton de son habit; un mot, un Napoléon à la pose traditionnelle auquel sert de pendant un perroquet aux viv couleurs et fait de même matière. Enfin, que ques chaises dont le fond est de bois ou d paille, une table sur laquelle se prélasse l'im portant et l'inamovible terru3, complètent l'a meublement rustique.

- d'Dressoir à plusieurs gradins où l'on étale la vaisselle Ce meuble, relégué aujourd'hui à la campagne, ornait p dis les salons. Les comtesses et grandes dames avaienté dressoirs à trois gradins, les femmes des chevaliers deux gradins, les autres sans gradins. Ces gradins quanissent avoir indiqué le rang, signifiaient ils peut-fei les pas faits pour se rapprocher du chef suprème de l'Etal Et notre âge ferait il l'explication ou la satire de cette dit tinction, en tolérant pour tous un nombre indéterminé gradins qui ne conduisent qu'aux trônes des araignées qu'ns usupendu leur toile dans l'espace ménagé entre le dre soir et le plafond, espace hors de l'atteinte salutaire blalai.
- <sup>2</sup> La grolette est un instrument culinaire des plus impo-tants. Il est fait de terre de Porrentruy et sert à la cuisso des mets dont la délicatesse et le prix ont réduit la quantib
- <sup>3</sup> Le terru est un pot d'étain ou de grès qui se remp de piquette plusieurs fois par jour et qui est la source com mune où chacun va se désaltérer sans qu'il soit jama question d'un droit de préséance.

Consacrons quelques mots bien sentis à l'âme de la cuisine, à cet objet invisible pour les visiteurs et dont la place dépend, ou de l'importance de la valeur intrinsèque de son contenu, ou du pur caprice de la ménagère. Chacun devine ici la toupine du beurre fondu, ce Protée insaisissable dont l'absence laisse sans âme tant de cuisines appartenant à des êtres dotés d'âmes élevées, et dont la présence et les flancs rebondis égaient celles de tant d'individus au cœur sec comme un très ancien palimpseste. Qui ne connaît la douloureuse et pittoresque expression du pauvre, disant que, pour mettre du beurre à sa soupe, il le puise dans la toupine avec une aiguille à tricoter rougie au feu!

Puisque, malgré le désir que nous en avons, nous ne pouvons rien changer à cet état de choses, arrivons bien vite, pour nous distraire de ces regrets impuissants, au coin du feu, où se réchauffent le corps et le cœur, au coin du feu où, sous l'action d'une douce chaleur, les cœurs se dilatent et s'épanchent, où les conseils se demandent et se reçoivent, où les marchés se concluent, où s'échangent les doux aveux, où se déroule la chronique du jour, surtout si une voisine très causeuse, venue pour empletter une demi-douzaine d'œufs, consent à accepter un siège, car elle y restera une heure et plus. C'est au coin du feu que se racontent les accidents dont les journaux ont apporté la nouvelle; on s'y entretient du sermon du dernier dimanche, on y jase même politique; on y fait des contes de revenants pendant lesquels les regards des enfants qui se blottissent contre leur mère expriment tour à tour la joie, la surprise et l'effroi. Souvent aussi, le plus lettré fait à la société attentive la lecture des petites lettres de la Gazette arrivée le matin.

O! coin du foyer paternel! De combien de joies et de douleurs n'es-tu pas l'écho! Combien de souvenirs gais et tristes n'apportes-tu pas à l'homme au déclin d'une vie pendant laquelle il a vu tant de vides se faire autour de lui, et surtout ce vide que rien ne viendra combler jamais, ce vide que fait en nous quittant ce génie tutélaire de la famille que rien ne peut remplacer, ce génie auquel les payens seuls pouvaient substituer leurs inutiles dieux lares.

Ce génie, c'est la mère! qui, quel que soit son âge et celui de ses enfants, n'est jamais vieille pour ceux-ci. Que ceux qui ne l'ont pas perdue en bénissent Dieu et se souviennent de cette belle pensée de M. Petit-Senn, qu'il a eu le tort grave de confondre avec d'autres sous le titre de Boutades : « La mort d'une tendre mère est le premier chagrin que l'on pleure sans elle ». Qu'ils se souviennent que les bons passent, que les meilleurs passent et que les mères ellesmêmes meurent.

Passons au foyer proprement dit, à ce centre vers lequel convergent tous les regards de la soirée et toutes les aspirations de la journée. Au foyer flambe et pétille la tronche de Noël; c'est au foyer que se fondent les plombs pronostiqueurs, que se cuisent les bricelets et les gaufres du premier jour de l'an et que se recouvrent de leurs filigranes d'or les délicates croûtes dorées des grands jours.

Le foyer est placé contre la muraille, sur un bloc de grès couché au niveau du sol; une pierre semblable, dressée dans le mur, est la fameuse plaque qui forme le fond d'un petit buffet ménagé dans la chambre voisine, buffet dans lequel elle maintient constamment une chaleur tempérée qu'on utilise à sécher les mouchoirs, le linge des enfants, à chauffer la chemise du dimanche. C'est encore dans cette étuve qu'on place de préférence le tonnelet du vinaigre.

A gauche du foyer est un espace réservé à la petite provision journalière des bûches et des fagots et au cendrier où les chats...

A droite est, comme planté à perpétuité, l'heureux et fidèle coquemard, qu'a si bien décrit

Petit-Senn, le poète genevois, le coquemard, ce dieu Terme de la famille, toujours rempli d'eau chaude, source inépuisable pour la ménagère et aussi pour les hommes qui ont une barbe à couper.

(A suivre.)

L. Lambossy.

La Patrie suisse consacre au regretté peintre Giron un beau portrait. L'Exposition, le Centenaire genevois, Tell à Mézières, les nouveaux conseillers d'Etat fribourgeois, le compositeur Attenhofer, etc., etc., ont leur place dans cet intéressant numéro.

#### UNE QUESTION DÉLICATE

yous étions cinq à discuter patriotisme. C'est permis, n'est-ce pas, puisqu'il ne s'agit ici ni de politique ni de religion, deux sujets qu'il se faut garder d'aborder si l'on désire rester bons amis.

Les avis différaient sur la façon de comprendre le patriotisme.

Enfin, fit soudain l'un de nous, êtes-vous plus Vaudois que Suisses ou plus Suisses que Vaudois?

Cette question, intervenant à brûle-pourpoint dans le débat, l'interrompit un moment. Personne ne disait mot. On avait le sentiment que jamais encore cette interrogation ne s'était posée à aucun de nous. Chacun se tâtait. On attendait avec anxiété la première réponse. Qui denous allait la faire et que serait-elle? On pressentait que, quelle qu'elle soit, cette réponse allait donner lieu à une discussion nourrie et très délicate, qui, fort probablement, n'aurait pas de conclusion, mais nous laisserait les uns et les autres dans une perplexité pénible. On sentait aussi qu'elle venait tout à coup dé jeter le trouble dans un domaine très individuel, où la foi, pour sincère et fidèle qu'elle puisse être manque parfois de précision. Et c'est pourquoi, encore que la question soit très naturelle, on a

peine à y répondre au pied levé. Sommes-nous plus Vaudois que Suisses ou plus Suisses que Vaudois? En d'autres termes et nous ne parlons ici que de notre pays sommes-nous plus de notre canton, quel qu'il soit, que de la Suisse? Telle est la question. Or, ou bien il la faut classer, comme la politique et la religion, dans les sujets à l'index, dont il n'est pas prudent, sinon permis de parler; ou bien il faut y répondre franchement, sincèrement, sans aucune réticence. Ce dernier parti fut tacite-

Le premier qui rompit le silence dit :

- Ma foi! la question est embarrassante; mais je crois que, tout bien considéré, nous sommes plus Vaudois que Suisses.

C'est aussi mon avis, fit le second, mais j'estime que c'est question très personnelle, sur laquelle autant de citoyens, autant d'avis, également respectables.

- Pour moi, opina le troisième, je suis autant Suisse que Vaudois; ce sont, du reste, des qualités très compatibles et c'est là un des traits caractéristiques de notre nation d'associer ces deux sentiments natriotiques

— Aussi, pourquoi diable poser pareille question, exclama le quatrième? Elle est inutile; même, elle est dangereuse. Qu'avons-nous besoin de nous demander si nous sommes plus Vaudois que Suisses, ou si c'est le contraire? Qu'importe-t-il? Cela dépend du moment et des circonstances. Avec notre organisation politique, l'alternance est permise; elle est même logique. Suivant que nous sommes appelés à discuter et à défendre les intérêts généraux de la Suisse — un pour tous, tous pour un — ou les intérêts particuliers et légitimes du canton, dans la limite où ils sont compatibles avec ceux de la Confédération, on est ou plus Suisse ou plus

Vaudois. En tout autre occurrence, on est également Vaudois et Suisse. D'ailleurs, c'est assez sur ce sujet: parlons d'autre chose.

Pardon! répliqua le cinquième, celui qui avait posé la question; j'ai aussi le droit de dire mon sentiment, sans prétendre le moins du monde qu'il vaille mieux que les vôtres.

Je crois qu'en Suisse — car nous ne parlons bien entendu que de notre pays - nous avons deux patriotismes: le patriotisme captonal et le patriotisme fédéral. Ils ne s'excluent nullement; ils sont, au contraire, très compatibles.

Le premier est le patriotisme du sentiment, du cœur. C'est celui qui nous attache au sol qui nous a vu naître, sol dont on est un peu pétri, si je puis ainsi dire, auquel on appartient par toutes les fibres les plus intimes de notre être, par tous ceux qui nous ont précédé et par tous ceux aussi qui nous suivront. Et ce sol crée comme une sorte de parenté entre tous ceux qui en sont issus, parenté qui ne trompe guère et qui se manifeste, se dénonce presque inconsciemment en une foule de circonstances. Deux Vaudois, des vrais, des purs, nés et élevés au pays, ne se reconnaîtront-ils pas, où qu'ils se trouvent et à quelque occasion que ce soit? Qualités et défauts de la race nous sont bien communs, allez! Et tant pis pour qui s'en est volontairement dépouillé.

Le patriotisme fédéral, au contraire, est un patriotisme de raison. C'est par le raisonnement, en effet, et poussés par des nécessités politiques, que les peuples de race, de langue, de religion si différentes qui constituent la Suisse se sont successivement associés. L'histoire, ellemême, facteur si important de la solidarité et de l'unité nationales ne saurait ici être appelée en témoignage, car combien de ses pages peuvent être également invoquées par tous? Nous autres Vaudois, pour n'en citer pas d'autres, n'étions-nous pas - par la force des choses, il est vrai - au nombre des ennemis des Confédérés, dans nombre de hauts faits d'armes qui sont la gloire de l'histoire suisse.

Nous avons voulu être Suisses; nous avons accepté et acceptons tous les jours, en faveur des intérêts généraux de cette Confédération à laquelle nous sommes heureux et fiers d'appartenir, le sacrifice de certaines parties de notre autonomie cantonale. Nous saurons de même faire pour elle le sacrifice de notre vie, si les circonstances l'exigent.

En dépit de leur caractère différent, l'amour du canton et l'amour de la Suisse se partagent en bons frères notre cœur, et l'un ne saurait impunément faire tort à l'autre. Ils se complètent, au contraire.

Le patriotisme cantonal trouve sa force dans l'amour inné de l'homme pour le sol natal. Le patriotisme fédéral, lui, grandit et s'affermit en raison des avantages moraux et matériels que les différents'cantons retirent de leur affiliation à la Confédération, ainsi que du développement des bons rapports qui doivent unir tous les Confédérés, sans acception de race, de langue, de religion,

Et nous fûmes tous d'accord.

J. M.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions. Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries

du Commerce

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat